

MAXIMILIEN
ET
CHARLOTTE DU MEXIQUE

(1860 A 1864)

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION HISTORIQUE

La découverte du Mexique. — Résumé de l'histoire du pays. — La conquête par Ferdinand Cortez. — Le Mexique pendant trois cents ans sous la domination espagnole. — Le Mexique conquiert son indépendance. — Anarchie intérieure et guerre à l'extérieur. — Le Mexique vers 1860.

Christophe Colomb mourut en 1506, ayant l'illusion que les pays qu'il avait découverts étaient des parties de l'Asie orientale, peut-être des possessions de l'Indo-Chine. Il ne se doutait pas qu'il avait découvert un nouveau continent. Encore aujourd'hui des noms tels que « Indes occidentales » pour désigner les îles de l'Amérique centrale, et « Indiens », nom donné à la population primitive de l'Amérique, sont un témoignage de cette grande erreur historique. Le pays, que nous appelons aujourd'hui Mexique, n'a pas été touché par Christophe Colomb, bien que la direction de son premier et de son second voyage aurait pu l'y conduire directement. Il en fut détourné d'abord par les îles de Bahama et ensuite par Cuba et Haïti. Ferdinand de Castille et Isabelle d'Aragon ne devaient pas s'enorgueillir d'avoir fait connaître à l'Occident le superbe pays du Mexique. Cette gloire était réservée à un Habsbourg, à

savoir Charles V. Il encourageait les audacieux qui tentaient des découvertes téméraires. Argent, distinctions, moyens mis à la disposition de leurs projets, il ne négligeait rien pour les favoriser.

En partant de l'île de Cuba, déjà occupée par Christophe Colomb, on devait nécessairement atteindre, d'abord en 1516, la presqu'île très proéminente du Yucatan, qui appartient aujourd'hui au Mexique. Jean de Grijalva, qui découvrit la presqu'île en 1517, parlait d'une manière confuse d'un peuple ayant une haute civilisation, d'un royaume immense sous un roi puissant qui gouvernait à l'intérieur du pays. Il rapportait aussi toutes sortes de produits de ce pays, entre autres des objets fabriqués en or pur. Ces récits éveillaient les convoitises des Espagnols de Cuba et les portaient à tenter ces découvertes dangereuses. Le plus énergique et le plus aventurier d'entre eux fut Ferdinand Cortez, une vraie nature de condottiere, ne connaissant aucun frein, non seulement brave mais aussi rusé et même, s'il le fallait, d'une cruauté impitoyable. Avec l'aide du gouverneur de Cuba il équipa quelques petits vaisseaux et s'embarqua avec environ cinq cents hommes pour sa course aventureuse.

Ils atteignirent la terre le vendredi saint de l'année 1519, sur une côte plate et sablonneuse et nommèrent l'endroit où Cortez avait accosté, en l'honneur du vendredi saint, Villa Rica de Vera Cruz. Cette petite colonie, située près des marais qui exhalent une haleine de fièvre, devait faire honneur à son nom. Elle était et resta une vraie station de calvaire pour tous ceux qui furent forcés d'y séjourner et d'innombrables Européens ont été les victimes de son climat meurtrier.

La petite armée de Cortez n'y resta pas longtemps. Pour s'enlever à lui-même et à ses hommes toute espérance de retour et pour ne leur laisser qu'une idée, celle d'avancer sans pitié, Cortez fit brûler les vaisseaux sur lesquels ils étaient venus. Dès lors plus d'issue, il fallait avancer coûte que coûte à l'intérieur du pays.

Les indigènes, qui rencontraient les Espagnols, étaient effrayés par l'attitude impérieuse de ces étrangers importuns, par leurs armes inconnues et leurs vêtements curieux. Dans le pays entier on n'avait encore jamais vu de chevaux. On croyait que ces cavaliers étaient des dieux ailés de la guerre.

L'usage de la poudre était tout aussi inconnu aux indigènes que l'effet de cette poudre produit par les armes à feu. En toute hâte, des artistes aztèques dessinèrent sur de grandes feuilles de bambonée, en hiéroglyphes, les images des étrangers, des chevaux et des canons et les envoyèrent par un service d'estafettes, organisé à la manière des ordonnances modernes, de la côte à la capitale Tenochtitlan, le Mexico d'aujourd'hui, située à l'intérieur du pays et où régnait le prince aztèque Moctezuma, nommé plus tard Montezuma par les Espagnols.

Les Aztèques, venant du nord, avaient envahi le Mexique vers la fin du treizième siècle. Ils avaient en partie supplanté et en partie asservi la population primitive. Ils s'étaient tellement fondus avec les restes de cette population que, dans les parties occupées directement par les Aztèques, la zone des lacs dans les montagnes du Mexique, il ne restait presque nulle trace des anciens habitants. Ceci, il est vrai, n'a pas pu se faire sans de rudes combats. De temps en temps, les Aztèques furent attaqués si violemment que, pour se défendre, ils furent obligés de se retirer sur les lacs, à la manière des habitants des cités lacustres. La légende raconte que cet état de choses dura jusqu'au jour où on vit s'envoler des cactées un aigle, qui tenait dans ses serres un serpent à sonnettes. C'était le signe que maintenant tous les malheurs touchaient à leur fin. De là, le blason de l'ancien royaume aztèque, qui porte cet aigle et qui constitue encore aujourd'hui la partie principale du blason mexicain. Le peuple des Aztèques possédait une organisation militaire sévère. Fanatiques, habiles aux armes et dominés par une caste de prêtres, qui honorait les guerriers, tout en les maintenant dans la crainte des dieux, ils étaient parvenus peu à peu à étendre leur domination sur tous les peuples voisins. Mécontents et à contre-cœur, ceux-ci durent se plier sous le joug étranger. Tous devinrent tributaires du puissant Montezuma, qui était l'empereur d'une immense fédération d'États. Leurs vies et leurs biens furent mis au service des Aztèques, dont l'empire devenait de plus en plus florissant. L'empereur, qui, à l'arrivée de Cortez, était âgé de trente-six ans, résidait splendidement dans un palais magnifique, entouré des plus belles filles du pays pour le servir. Il possédait des châteaux et des jardins superbes et même une ménagerie, chose inconnue jusqu'alors en Europe.

La capitale témoignait de cette magnificence. C'était une sorte de Venise, construite, pour raisons de sûreté, sur pilotis au milieu d'un lac, et comptait environ trois cent mille âmes. On y trouvait des palais somptueux et d'énormes temples en pyramides. On pouvait voir sur le marché l'étalage de toutes les richesses, des tissus de soie les plus fins, des éventails en plume de colibri et des épées en obsidiane la plus dure, avec des poignées en or. Le chocolat, préparé avec les fruits du cacaotier (en langue aztèque « chocolatl »), est originaire du Mexique et l'habitude de fumer du tabac, inconnue en Europe jusqu'à la découverte de l'Amérique, était depuis des siècles pratiquée par les riches et les nobles de l'empire aztèque.

Pour payer les marchandises on se servait d'une poudre d'or qui était versée dans des récipients d'une contenance fixe. Cette méthode primitive de mesurage devait remplacer la monnaie inconnue dans l'empire et quiconque essayait de tricher était menacé des plus cruelles punitions.

Les animaux domestiques, tels que chevaux, bœufs, ânes, ainsi que le fer étaient inconnus, mais on se servait déjà d'une écriture en hiéroglyphes sur du papier de biambonée. L'histoire du peuple et de l'empire était fixée à l'aide de ces hiéroglyphes dans des milliers de volumes. Quelques-unes de ces œuvres (trois Codices) nous ont été conservées, mais la plupart sont perdues, car un évêque espagnol fanatique, nommé Zumarraga, fit recueillir dans tout l'empire les vénérables et précieux manuscrits en hiéroglyphes et les brûla, les considérant comme des témoignages abominables de mœurs païennes et d'une vie impie. Ce même évêque fit détruire près de vingt mille idoles aztèques. Ce qui restait encore en fait de manuscrits de prières païennes de l'ancien Mexique fut brûlé par l'Inquisition. Mais on ne pouvait pas détruire la tradition orale qui conservait de l'empire aztèque une image de la plus haute civilisation avec ses routes superbes, ses systèmes d'irrigation et ses œuvres d'art de toutes sortes. Il est vrai que le culte de ce peuple et le service de ses idoles sont un témoignage de la cruauté et de la barbarie qui constituent le fond du caractère indien et qui trouvait son expression la plus atroce dans les sacrifices humains. La religion primitive des Aztèques fut le culte du soleil. Dans le soleil ils adoraient l'Être suprême. Ils construisaient leurs temples sur de hautes pyramides pour être plus

près du soleil. Plus tard cette adoration du soleil s'unit à l'idée d'un Dieu suprême, maître et créateur du monde. Inférieurs à lui, mais jouissant d'un culte spécial, il y avait encore treize dieux principaux et quelques centaines de petits dieux. Il est curieux que le culte des Aztèques contienne des croyances telles que la faute originelle, le baptême qui doit représenter la purification de cette tache, le paradis, l'enfer et enfin une cérémonie religieuse durant laquelle les fidèles mangeaient des gâteaux plats en maïs, qu'ils croyaient être la chair de leur Dieu. De même les croix étaient des objets de vénération et, dans les traditions aztèques, on connaît l'histoire d'un déluge, dont une seule famille échappa et une légende qui ressemble extraordinairement à l'histoire de la tour de Babel dans la Bible. Mais à côté de cette concordance curieuse avec les rites semblables de la religion chrétienne, il y avait les terribles égarements du culte des sacrifices humains déjà cités. Les puissants Papas (prêtres), pour être plus proches du soleil, immolaient aux dieux leurs victimes sur de hautes plates-formes libres qui couronnaient les temples. On faisait d'abord engraisser ces malheureux, tant hommes que femmes, dans des cages de bois où ils pouvaient à peine bouger. Alors on les amenait sur la plate-forme du temple et on les liait à la pierre du sacrifice en jaspe. Le grand prêtre, après avoir fendu la poitrine des victimes avec un couteau en obsidiane, extrêmement bien affilé, en arrachait le cœur et le jetait encore fumant aux pieds de la grotesque et hideuse idole. Comme le dieu de la guerre Huizilopochtli, cette idole était faite d'un mélange de terre glaise et de sang humain et représentée avec les bras tendus, avide de cœurs humains. La chair des victimes était mangée par les prêtres et les grands de l'empire dans un festin qui suivait le sacrifice.

Montézuma, qui avait été pontife avant de devenir empereur, avait, lui aussi, arraché de cette façon terrible le cœur de centaines de victimes. Le peuple était complètement sous l'empire de cette idolâtrie. Lors de la consécration du grand temple du dieu de la guerre, qui eut lieu au Mexique en 1486, on raconte que le nombre des victimes qui furent sacrifiées dans une tuerie, qui dura plusieurs jours, s'éleva à soixante-dix mille. En une procession solennelle, longue de deux milles, on menait les victimes au lieu du sacrifice, où elles étaient im-

molées de la façon indiquée. Il y avait dans l'empire aztèque près de quarante mille temples. Le nombre des prêtres était très grand. Le service du grand temple de la ville de Mexico était fait par cinq mille de ces serviteurs des dieux. Quand un roi ne sortait pas des rangs des Papas, lui et son peuple leur étaient tout de même complètement livrés. Il faisait toujours ce que les prêtres voulaient, car ceux-ci avaient répandu la doctrine que tout acte important dans la vie privée, comme dans celle de l'État, ne pouvait s'accomplir avant d'avoir préalablement consulté les dieux. La volonté des Papas était l'expression de la volonté suprême et on la suivait aveuglément. Les ennemis des prêtres ou ceux qui leur semblaient dangereux étaient immédiatement conduits au sacrifice. A défaut de telles victimes pour les sacrifices, les populations soumises étaient contraintes à en fournir, ce qui augmentait leur haine contre les oppresseurs jusqu'au paroxysme. Mais l'armée puissante des Aztèques, qui comptait des centaines de milliers d'hommes, les tenait en respect. La vue seule de ces guerriers, qui se revêtaient souvent de la peau des victimes humaines immolées, inspirait la crainte et l'horreur.

La façon cruelle avec laquelle on fêtait les dieux était souvent accompagnée d'un apparat bien propre à faire une plus grande impression sur le peuple. Par exemple, on choisissait parmi les prisonniers voués à la mort, un an avant le sacrifice, le plus beau et le plus fort des jeunes hommes qui devait figurer comme l'image du dieu Tescatlipoca que les Aztèques se représentaient sous les traits d'un homme d'une beauté parfaite et d'une éternelle jeunesse. Ce jeune homme était revêtu avec pompe et faste des vêtements les plus somptueux, vivait dans un palais, entouré de fleurs superbes et de parfums délicieux. Une série de pages obéissait à ses moindres gestes. Complètement libre, il traversait la ville entière, un instrument de musique à la main, et là où retentissait sa mélodie la foule se prosternait, car elle voyait en lui l'incarnation du dieu et croyait qu'il s'adressait à eux par les sons de ces mélodies. Un mois avant le jour du sacrifice, quatre des plus belles vierges de la capitale lui étaient amenées. Dès qu'il les avait possédées, ces quatre jeunes filles étaient, elles aussi, considérées et vénérées comme l'incarnation des quatre déesses principales du pays. Le jeune homme passait ainsi cette lune

de miel avec les jeunes filles dans la magnificence et les plaisirs et les conduisait à des festins superbes chez les grands de l'empire, qui se disputaient l'honneur de le recevoir et de lui prodiguer la même vénération qu'au dieu lui-même.

Enfin, le jour fatal approchait. Le jeune homme était séparé de ses compagnes et, encore couvert de ses vêtements superbes, il était mené en barque sur la rive du lac où se trouvait le temple du dieu dont il avait été l'image. Lentement, il montait les degrés qui tournaient autour du Téocalli. A chaque degré, il s'arrêtait un instant et jetait loin de lui un de ses vêtements somptueux ainsi que les fleurs qui l'ornaient. Il arrivait enfin sur la plate-forme du temple dans toute sa magnifique nudité. Là, l'attendaient six Papas dont cinq étaient vêtus de noir et le sixième tout en blanc. En un clin d'œil, ce dernier se ruait sur sa victime et, après quelques instants, le cœur du jeune homme fumait aux pieds du dieu dans la clarté du soleil.

Alors les prêtres, dans un discours adressé au peuple, célébraient le dieu et déclaraient comment celui-ci avait voulu montrer aux croyants combien les voies de la destinée sont tortueuses et comment un être, qui ne semblait prédestiné qu'à la joie et au bonheur, se trouvait soudain au point critique de sa vie. C'est ainsi que les prêtres entretenaient les peuples dans une perpétuelle crainte des dieux et élevaient sur cette crainte les piliers de leur propre puissance.

Voilà à peu près l'état de choses que Cortez dut rencontrer. En attendant, il ne se doutait de rien. C'est seulement à mesure qu'il gagnait du terrain, qu'il frayait avec les populations dominées par les Aztèques et qu'il avait enfin à négocier avec les envoyés de Montézuma lui-même, qu'il commença petit à petit à soupçonner les difficultés énormes qui allaient se dresser sur le chemin de ses conquêtes. Mais il les cachait à ses compagnons d'armes. Il sut adroitement profiter de la discorde qui régnait entre les populations opprimées et leurs oppresseurs et s'allier étroitement aux ennemis jurés des Aztèques, les populations de Tlascala qui, à partir de ce moment, le suivirent à travers toutes les difficultés. Là où il rencontrait la trahison, comme dans la ville de Cholula, il ne craignait pas de faire tuer, avec ses armes supérieures, des milliers d'hommes avec une cruauté sans pareille.

C'est ainsi que cet homme audacieux, avec une poignée de sol-

dat, à peine deux cents hommes, réussit à soumettre cet empire énorme, comptant plusieurs millions d'habitants, à entrer dans la capitale et, par une ruse, à s'emparer de la personne même de Montézuma et de ses richesses. Cortez avait envoyé à sa fiancée à la cour d'Espagne quatre émeraudes superbes d'une grandeur tout à fait extraordinaire qui provenaient du trésor impérial. Mais ces exemplaires uniques furent perdus dans un naufrage. Une superstition très répandue parmi les Aztèques servit également les desseins de Cortez. Un des dieux mexicains, Quetzalcoatl, avait une fois demeuré dans le pays et y avait régné. Par sa bonté, sa douceur et sa justice il avait créé un Éden sur terre, si bien qu'on croyait l'âge d'or revenu pour toujours. La paix et la prospérité rendaient les peuples heureux, la nature offrait généreusement les fruits les plus superbes et le bonheur régnait parmi les hommes. Alors survint un dieu sombre, mais puissant, qui chassa le dieu Quetzalcoatl, qui s'embarqua pour des pays lointains dans la direction de l'est. Il était resté dans le souvenir du peuple, sous la figure d'un homme de grande taille à la peau blanche et à la barbe blonde. Les Aztèques conservèrent toujours l'espoir qu'il reviendrait un jour directement de l'est et qu'il ramènerait parmi son peuple l'âge d'or. Cette croyance s'était transmise de père en fils et lorsque la nouvelle de l'arrivée des Espagnols fut apportée à Montézuma, celui-ci crut que ce dieu revenait et, malgré ses hésitations et ses doutes, cette pensée paralysait sa volonté et il succomba devant l'énergie conquérante de Cortez. Ce furent d'autres, ayant à leur tête les Papas, qui résolurent de combattre contre les intrus. Cortez, partout où il passait, renversait les idoles sur les autels et les remplaçait par l'image du Christ et de la Sainte Vierge, érigeait des croix, défendait les sacrifices humains, délivrait les prisonniers, voués à la mort, et les prenait à son service. Ce faisant, les Papas, qui avaient été jusque-là les maîtres absolus et qui voyaient s'évanouir leur puissance, devinrent pour lui des ennemis mortels. Bien que Montézuma soit retenu prisonnier par Cortez et que, par lui, ce dernier put commander quelque temps en maître incontestable, cependant l'influence des prêtres sur le peuple était plus forte que celle de l'empereur. Des motifs nationaux et religieux furent adroitement exploités par le clergé, qui réussit à soulever la population contre les étrangers. Mon-

tézuma lui-même succomba et Cortez fut obligé, après des pertes considérables, de se retirer du Mexique dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1520.

Mais Cortez n'était pas homme à se laisser décourager par un malheur. Il revint avec des forces plus considérables et, après un siège terrible de quatre-vingt-treize jours, il réussit à reprendre la ville de Mexico, qui n'était plus guère, il est vrai, qu'un monceau de ruines. Des centaines de milliers de sujets du nouveau roi, le jeune Guatemozin, périrent pendant le combat ou dans les horreurs du siège. Le jeune prince des Aztèques, lui-même, ayant été fait prisonnier, fut condamné à mort par Cortez. L'intrépide Espagnol entreprit alors la conquête du pays à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique et soumit au sud les territoires de Honduras et de Guatémala. C'est ainsi que se fonda la domination espagnole dans l'Amérique centrale. On érigea un empire colonial immense, qui reçut le nom de « Nouvelle Espagne » et qui, gouverné par des vice-rois, devait rester pendant trois siècles sous la domination espagnole.

Les Espagnols devinrent la race dominante. Le territoire immense fut partagé entre les compagnons de Cortez, officiers et soldats, en lots d'une grandeur incommensurable. A la suite des guerriers parurent bientôt les prêtres dans le pays, propageant la religion chrétienne, sans négliger d'établir aussi leur prospérité et leur puissance propres. L'Inquisition avec ses terreurs suivit immédiatement. L'élément indien fut complètement chassé de ses possessions et à peu près réduit à l'état d'esclavage le plus complet. Laïques et ecclésiastiques espagnols se partagèrent les riches possessions. Fonctions et dignités furent exclusivement réservées aux Espagnols. La moitié, selon d'autres les deux tiers du territoire, passa finalement entre les mains du clergé.

La population fut maintenue dans une ignorance profonde et l'Inquisition veilla à ce qu'aucun livre, capable d'éclairer l'opinion, ne parvint à la Nouvelle Espagne. Tout homme n'appartenant pas à la nation espagnole était exclu du commerce avec la colonie, et les descendants des Espagnols eux-mêmes, dit créoles, n'avaient aucun droit et étaient maintenus en tutelle. Toutes les richesses, tous les trésors, tous les produits du sol devaient être uniquement réservés à la Métropole et à ses fils qui se faisaient colons. Avec cela, le domaine

du vice-royaume de la Nouvelle-Espagne était d'une étendue énorme, à peu près quatre millions de kilomètres carrés, presque la moitié de la grandeur de l'Europe entière (neuf millions trois quarts de kilomètres carrés). De Rio Grande del Norte, au nord, jusqu'à Guatémala, au sud, des rives du golfe du Mexique arrosé par le Golfstream, jusqu'à l'océan Pacifique, au golfe de Californie, ce pays offrait le grand avantage, au point de vue de la géographie commerciale, de pouvoir faire du commerce en même temps à l'est et à l'ouest, sur l'océan Atlantique et sur l'océan Pacifique. Ajoutez à cela la richesse et la variété de la végétation. En montant des côtes plates et chaudes vers le pays montagneux de l'intérieur qui, entouré des Cordillères, forme un triangle au milieu duquel est située la capitale, on traverse tous les climats du monde depuis le sud le plus chaud avec sa végétation tropicale, par la zone moyenne où on cultive les blés jusqu'aux zones alpestres avec leur végétation pauvre et enfin jusqu'aux plus hauts sommets aux neiges éternelles. Vous trouvez là par conséquent en fait de culture tout ce qu'une zone quelconque du globe peut offrir. Avec cela il y a de riches gisements de métaux précieux, avant tout de l'argent, mais aussi de l'or, du fer et du charbon. Le Cerro di Mercado, près de Durango, est célèbre. C'est une élévation de 187 mètres de haut, un kilomètre et demi de long, et trois quarts de kilomètre de large qui est composé jusqu'à 75 pour 100 de fer pur.

Que n'aurait-on pas pu faire, dans de telles circonstances de ce pays, si on l'avait gouverné avec sagesse et non exploité jusqu'au bout. Mais on y fit une œuvre de brigands. Les terribles conditions sociales alimentèrent la haine de tous contre tous et ainsi se développa lentement, mais sûrement, le fond du caractère mexicain, tel qu'on le constate au commencement du vingtième siècle lorsque commença l'époque qui apporta à ce peuple la liberté. D'un coup, sans transition, sans préparation, il avait acquis la liberté nationale et ce changement amena ces luttes de partis et cet état d'anarchie, qui durèrent un demi-siècle et qui étaient la suite immédiate de l'ivresse de la liberté.

La domination espagnole avait amené, en comparaison avec le vieil empire aztèque, une diminution considérable du chiffre de la population. Au commencement du dix-neuvième siècle,

sur le vaste territoire du Mexique, ne vivaient plus que six millions d'habitants. L'oppression qui pesait sur la plus grande partie de la population, la grande différence du train de vie des Espagnols comparé à celui des Créoles et des Indiens, les mauvais traitements et la proscription, mauvais traitements que même les Créoles avaient à subir, engendrèrent une atmosphère d'orage à laquelle il ne manquait qu'une impulsion de l'extérieur pour éclater d'une façon terrible. Cette impulsion ne se fit pas longtemps attendre. Malgré l'Inquisition, qui, par un isolement hermétique, s'efforçait d'éloigner du peuple tout ce qui aurait pu l'éclairer, cette surveillance ne suffisait pourtant pas à barrer la route aux nouvelles de mouvements considérables comme celui de la séparation et la déclaration d'indépendance des treize États coloniaux de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord, le 4 juillet 1776, de la guerre victorieuse des États insurgés contre la métropole, l'Angleterre et enfin les bouleversements radicaux que la Révolution française avait opérés.

A tout cela s'ajoutait l'affaiblissement du pays dominateur du Mexique, affaiblissement dû en partie à la situation confuse dans la maison royale d'Espagne, adroitement mise à profit par Napoléon I^{er}, et, en partie, à la guerre du grand Corse contre l'Espagne, à la prise de Madrid et à la nomination de Joseph Bonaparte, frère de l'empereur des Français, comme roi d'Espagne en 1808. La chute des Bourbons surtout produisit une très profonde impression dans tout le Mexique. On comprit sur quelle base fragile était fondée la puissance de cet État qui avait si longtemps dominé et humilié le peuple mexicain.

La première conséquence fut, qu'en été 1808, il se forma un parti qui aspirait à l'indépendance. Un curé âgé de soixante ans, Miguel Hidalgo y Castillo, leva le drapeau de l'insurrection sous la bannière de l'image miraculeuse de Sainte Marie de la Guadalupe. Il recruta la plupart de ses partisans parmi la population indienne, la plus opprimée de toutes. Ainsi il réussit en septembre 1810, avec cette armée formée en toute hâte, à pénétrer jusque sous Mexico. Mais les moyens lui manquaient pour attaquer la ville. Les troupes régulières espagnoles, bien disciplinées et bien formées, furent maîtresses du mouvement. L'armée insurgée, formée d'éléments disparates, subit une

défaite complète, Hidalgo lui-même fut fusillé par les Espagnols.

Mais cette mesure ne pouvait pas supprimer l'idée. De nouveaux hommes s'en emparèrent avec un courage sublime. Les combats furent menés, des deux côtés, avec un acharnement et une cruauté terribles. Ce fut le prélude à la guerre des partis d'une durée de soixante ans, vers laquelle s'acheminait la nation mexicaine.

Le vice-roi espagnol du Mexique, Apodaca, essaya de supprimer par la force le mouvement libéral. Pour cela, il plaça à la tête de l'armée, créée dans ce but, un officier espagnol, don Augustin Iturbide, dans l'intégrité duquel il avait pleine confiance. Il se trompait. L'officier ambitieux crut le moment propice pour se ranger du côté des insurgés, auxquels il amena en outre quelques régiments indiens, restés jusqu'alors fidèles aux Espagnols. Le 24 février 1821, il proclama l'indépendance du Mexique. Par le fait même il ouvrait l'ère des combats politiques des partis, luttant pour la première place dans l'État devenu indépendant.

En mai 1822, Iturbide, dévoré par l'ambition, se fit nommer empereur du Mexique. Mais immédiatement l'usurpateur, qui déployait tout le faste d'une cour impériale, se vit en face d'une opposition extrême. A la tête de ses ennemis se plaça un homme qui devait sa fortune en grande partie à Iturbide lui-même. C'était Antonio Lopez de Santa Anna. Agé seulement de vingt-six ans, il était parvenu aux plus hautes dignités de l'armée, mais cela ne suffisait pas à sa soif d'ambition. Riche et indépendant de naissance, il lui fut possible, en peu de temps, de réunir une armée considérable à Vera-Cruz, dont il avait été nommé gouverneur par Iturbide. Cet honneur lui sembla trop peu encore, ses aspirations allaient plus loin et il n'hésita pas à devenir l'ennemi de son protecteur.

La révolution, qu'à côté de Santa Anna dirigeaient encore d'autres soldats éminents du Mexique, fut couronnée de succès. Iturbide se vit obligé de fuir en Europe et de renoncer à son titre d'empereur. Mais il ne pouvait pas rester longtemps éloigné du Mexique. Suivant l'exemple célèbre et très actuel de Napoléon, il se décida à aborder subitement au Mexique un an plus tard, espérant trouver lui aussi, comme le grand Corse, à son retour de l'île d'Elbe, de nombreux partisans.

Mais ses espérances furent déçues. Les Mexicains avaient oublié les services rendus jadis par leur ancien libérateur. N'ayant pas réussi à grouper un nombre suffisant de partisans, Iturbide fut fait prisonnier et fusillé. Telle fut l'issue tragique de la tentative de restauration du vieil empire aztèque, dont les deux derniers infortunés empereurs avaient été Montézuma et Guatimozin. Iturbide laissait trois fils, dont l'aîné mourut sans enfants, tandis que le second et le troisième eurent chacun un fils, qui devaient jouer un rôle sous l'empereur Maximilien.

Le jeune Santa Anna vit encore croître sa gloire, en défendant avec succès la république nouvellement créée contre les Espagnols qui, en 1829, enhardis par les perpétuelles guerres civiles, avaient tenté de rétablir leur domination dans leur ancienne colonie. Cette victoire le rendit populaire dans tout le pays, popularité que cet homme énergique, rusé et infatigable, mais sans scrupules, égoïste et vaniteux, sut encore adroitement augmenter par la suite. Pendant les trente années qui suivirent, il ne fut pas moins de six fois président ou dictateur. Son ambition ne rejetait aucun moyen, quel que condamnable qu'il fût, pour se mettre toujours de nouveau à la tête du peuple mexicain, et Bancroft peut, avec raison, l'appeler un intrigant fieffé, un jongleur politique et un vantard impudent. Les Créoles, tenus jusque-là éloignés de toutes les fonctions et complètement ignorants des affaires politiques parvinrent à ce moment à remplacer les tout-puissants Espagnols, sans songer à donner l'égalité des droits ni aux Mestizes, bien supérieurs en nombre, ni à la population indienne. Quiconque avait quelque talent militaire, ou des partisans se mettait en tête de devenir président. On faisait simplement un *pronunciamiento*, c'est-à-dire qu'on se prononçait contre le président actuel pour un autre, généralement pour soi-même, et là-dessus commençait la lutte entre les partis. Les centralistes, auxquels appartenaient le clergé et beaucoup de militaires, étaient pour une centralisation politique à outrance et luttèrent contre les fédéralistes qui demandaient au contraire plus de liberté pour les différentes parties de l'État.

Parmi les hommes nombreux de tous les partis qui se succédèrent au pouvoir on retrouve toujours le nom de Santa Anna. De temps en temps, il y avait aussi des partisans de la monarchie, mais très peu nombreux et qui n'arrivèrent jamais au

pouvoir. Leur principal représentant, don José Maria Gutierrez d'Estrada, dut même, à la fin, quitter le pays, combattu par les deux grands partis.

Don José Maria Gutierrez était né à Mexico en 1800 et descendait d'une riche famille créole du Mexique. Il s'était voué à la carrière diplomatique et avait, à l'âge de vingt et un ans, fait partie d'une députation qui offrit à l'archiduc Charles d'Autriche la couronne du Mexique. Il devint ensuite ambassadeur mexicain à Vienne où il avait épousé une marquise de Saint-Laurent, qui lui apporta une dot considérable et dont la mère épousa plus tard de son côté un comte Rodolphe Lützwow et fut nommée grande chambellane de l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Revenu au Mexique, Gutierrez fut même pendant quelque temps ministre des Affaires étrangères. C'était un homme d'un jésuitisme sévère, un clérical fanatique, conservateur jusqu'à la moelle, intransigeant et complètement incapable de comprendre un autre avis que le sien. Indépendant au point de vue de l'argent, toute sa vie il suivit sans s'en écarter la ligne de conduite que lui prescrivait sa foi.

Il était profondément persuadé qu'il n'y avait pour sa patrie, vu l'anarchie qui y régnait, qu'une possibilité de salut, à savoir la monarchie absolue et la position prépondérante des Jésuites et de l'Église catholique. En 1840, lors des luttes entre centralistes et fédéralistes, lutte qui ruinait son pays, il écrivit dans ce sens une brochure sous forme d'appel au président, dans laquelle il affirmait que le chaos présent était pire que celui qui avait suivi la domination espagnole. Il y recommandait la monarchie avec un prince de sang royal et montrait au peuple mexicain le danger imminent : si les choses allaient ainsi encore vingt années comme celles qui avaient suivi la libération, la bannière étoilée des États-Unis flotterait sur le palais national de Mexico.

C'était, d'après le dire de Gutierrez lui-même, un « simple conseil », mais malgré cela cette brochure déclencha la fureur des partis, qui se voyaient menacés dans leur existence et dans leur espoir de domination. Événement qui se répète partout et toujours en de pareilles circonstances. Menacé dans sa vie et dans sa fortune, Gutierrez fut obligé de s'enfuir précipitamment. Étant données ses relations et la parenté de sa femme, il décida de se rendre en Europe. Il ne devait plus

jamais remettre le pied sur le sol natal et pourtant il exerça une influence fatale sur son pays. Il avait aussi entretenu des relations avec Santa Anna sans que ce dernier ait déclaré épouser les idées de Gutierrez. Son départ interrompit pour longtemps cette relation.

Santa Anna arrivait de plus en plus au premier plan. Son tempérament inquiet, qui avait déjà contrecarré les désirs de son père qui voulait faire de lui un commerçant, ne lui laissait pas de repos. Tous les partis lui étaient bons. Il était centraliste ou fédéraliste et, le cas échéant, aussi dictateur absolu, pourvu que sa personne soit au premier plan. Avec cela, il était courageux et intrépide. Le changement perpétuel des gouvernements au Mexique et l'anarchie qui y régnait avaient poussé de vastes territoires de l'empire, surtout ceux qui étaient limitrophes des États-Unis de l'Amérique du Nord, à se séparer de la mère patrie. En 1836, le Texas, énergiquement secondé par les États-Unis, se déclara république autonome. Le gouvernement mexicain équipa une armée contre la jeune République, mais Santa Anna n'eut pas de chance. Battu, il fut fait prisonnier. Il partagea le sort du colonel mexicain Jean-Népomucène Almonte, qui l'avait suivi dans la campagne du Texas comme aide de camp. L'emprisonnement du général Santa Anna aurait pu avoir pour lui et pour Almonte des suites graves, car la guerre fut menée avec une cruauté atroce ; néanmoins on réussit, à force de négociations, à obtenir la libération des prisonniers. Mais le Texas était et resta perdu. A l'extérieur aussi les perpétuels changements des partis au pouvoir et des chefs des partis entraînaient de graves difficultés. Si une puissance étrangère avait porté plainte et reçu des promesses, ces promesses étaient toujours tenues pour douteuses par suite de tels changements.

Santa Anna, arrivé de nouveau à la présidence de la République, afficha la dureté d'un dictateur. En 1843, par suite de mesures malheureuses, il avait déjà perdu la faveur du peuple, et un autre président le remplaça.

Peu de temps après, le congrès du Texas, d'accord avec les États-Unis, votait l'incorporation de cet État dans la grande Union. Le Mexique ne voulut pas la reconnaître et déclara, en 1843, qu'une telle démarche constituait un *casus belli*. D'autres sujets de querelles surgirent encore. L'Union,